Une chambre à soi

Yvon Rivard

Volume 37, numéro 3 (219), juin 1995

Oui ou non

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32302ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rivard, Y. (1995). Une chambre à soi. *Liberté*, 37(3), 46-51.

YVON RIVARD

UNE CHAMBRE À SOI

Nos contemporains nous affligent parce qu'ils ont cessé de croire. Les plus sincères d'entre eux écrivent sous le nom de roman des mémoires. Ils ne peuvent construire un monde parce qu'ils ne se meuvent plus librement à l'intérieur d'autres âmes. Ils ne peuvent raconter d'histoires parce qu'ils ne croient pas à la vérité des histoires.

Virginia Woolf

Depuis quelques mois, je lis Virginia Woolf. Le soir, avant de m'endormir, quand la fatigue me dépose à nouveau en moi, je lis quelques pages pour recueillir « la gouttelette qui se forme chaque soir sur le toit de l'âme », pour contempler « l'extrême fixité des choses qui passent ». Après avoir couru toute la journée, enchaîné à mon agenda et prisonnier de ma propre vie (je dois faire ceci, j'aurais dû faire cela, je suis comme ceci, j'aimerais être comme cela), je lis quelques pages de Virginia Woolf, avec elle je pénètre à l'intérieur d'autres vies (cette femme qui attend l'autobus pense à son fils qui ne vient plus la voir, cet homme à la fenêtre se demande ce qu'il pourra bien faire demain...), j'écoute l'histoire de

l'humanité racontée par des visages muets et des gestes quotidiens, et voici que ma journée que je croyais perdue, que ma vie qui n'avait pas de sens tout à coup s'arrondissent comme une gouttelette qui contient toute la vie de tous les êtres depuis le début des temps.

Depuis quelques mois, le Québec s'interroge sur son avenir, et moi je lis Virginia Woolf. De temps en temps je feuillette les journaux, j'ouvre la télé ou la radio, j'essaie d'entendre la voix de mes contemporains, de m'intéresser à leurs débats, mais tout ce que j'entends c'est le bruit heurté de chiffres et de concepts : dette nationale, souveraineté, indépendance, légitimité, majorité simple... Plus je m'efforce de comprendre quelle histoire racontent ces voix, quel rôle je tiens ou devrais tenir dans cette histoire, plus ça devient abstrait, moins je peux croire que ces voix qui s'enflamment, discourent, s'indignent, calculent, m'invitent vraiment à écrire une page d'histoire. Mes contemporains m'affligent parce que je n'entends pas dans leurs voix le désir de « construire un monde ». Les fédéralistes proposent le statu quo qui s'appelle le Canada, les indépendantistes proposent un nouveau pays qui s'appellerait le Québec et qui serait à l'image du Canada (même monnaie, mêmes valeurs économiques, libre échange des individus contre des capitaux, mondialisation des injustices...). Je n'entends pas encore dans la voix indépendantiste le désir de « sauver » le pêcheur de Terre-Neuve, ni dans la voix fédéraliste celui de « sauver » le pêcheur de la Gaspésie. Aucune des deux voix ne circule « librement à l'intérieur d'autres âmes », aucune n'ose courir le ridicule d'affirmer qu'il ne s'agit pas tant de sauver le Canada ou le Québec mais les êtres humains qui y vivent. J'ai beaucoup de mal à voir la différence entre un chômeur de l'Ouest canadien et un chômeur d'Hochelaga-Maisonneuve, à défendre les intérêts de l'un contre les intérêts de l'autre,

même en invoquant une réalité historique aussi indéniable que celle de peuple distinct. J'ai beaucoup de mal à voir la nécessité de sauvegarder ma langue et ma culture si ce n'est pas pour inventer avec elles une autre histoire, construire un monde autre que celui dans lequel m'obligent à vivre la langue et la culture de la rationalisation, de la productivité, du progrès. J'ai beaucoup de mal à voir la nécessité de l'indépendance politique si ce n'est pas pour se donner « une chambre à soi » dans laquelle on puisse peu à peu se libérer de ses propres frontières et être enfin pleinement soi-même en se reconnaissant dans l'autre : oui, j'habite ici, je parle telle langue, j'ai telle histoire, mais je suis aussi cette femme qui attend l'autobus et cet homme à la fenêtre qui habitent ailleurs, parlent une autre langue, ont une autre histoire. Bref, j'ai beaucoup de mal à séparer le Québec du monde, à penser son avenir sans penser à l'avenir de l'humain.

Et pourtant je suis indépendantiste parce que j'ai la naïveté de croire à la vérité de cette histoire : un petit pays qui a résisté si longtemps à l'assimilation pourrait très bien se mettre à résister à tous les discours totalitaires, aussi bien à celui des multinationales qu'à celui des nationalismes sanguinaires, et commencer à travailler humblement, patiemment, à l'élaboration d'un nouveau contrat social qui assurerait à chacun un minimum de dignité, le goût d'être à nouveau des hommes et des femmes. Dans ce nouveau contrat social, on remplacerait le mot excellence par honnêteté, productivité par travail, quantité par qualité, richesse par partage, compétition par imagination, privilège par responsabilité. Dans ce nouveau pays, les pauvres, les malades mentaux, les personnes âgées, les laissés-pour-compte ne seraient plus des déchets ou des parasites à éliminer mais au contraire de précieuses réserves d'humanité dans lesquelles on puiserait la force de travailler et d'aimer encore davan-

tage jusqu'au lendemain matin. Dans cette nouvelle histoire, le temps serait de l'argent qu'il faut dépenser lentement, le savoir ne serait plus un exercice comptable mais à nouveau une immense ignorance, la langue ne serait plus une matière scolaire mais un chemin qui va de la naissance à la mort, les héros ne seraient pas ceux qui reçoivent mais qui donnent le plus tout en restant anonymes.

J'entends déjà le rire des esprits réalistes déferler sur cette belle histoire avant même qu'elle ne s'écrive : « ben voyons donc, tout ça c'est un affreux mélange de social-démocratie réchauffée avec de vieux restes messianiques ». À cela, je serais tenté de ne pas répondre, car je suis convaincu que la meilleure façon de tuer une histoire dans l'œuf, c'est de la défendre contre tous ceux qui ne croient pas à la « vérité des histoires ». Les sceptiques sont nécessaires après et non avant l'action, qui est toujours, qu'on le veuille ou non, une sorte de rêve qui défie la réalité. J'ai quand même le goût de répondre brièvement à tous ceux dont la pensée a pour fonction de ne jamais se tromper. La social-démocratie ? Si cela signifie quelque chose, c'est maintenant ou jamais. Répartir équitablement la richesse en période de prospérité relevait d'un bon mouvement dont même les nantis tiraient profit, c'était une façon de s'assurer en quelque sorte un fonds de retraite. Mais la social-démocratie en temps de disette, ce n'est plus faire des dons de charité déductibles d'impôt, ce n'est plus investir dans son propre avenir, c'est devenir contemporain de son passé, c'est accepter de partager le présent de tous ceux qui n'ont pas d'avenir. Quelques exemples parmi d'autres : un professeur « permanent » qui prend en plus de sa charge un cours du soir pour payer son chalet pendant que trente jeunes professeurs attendent dans le corridor, une fiscalité qui impose un revenu de 10 000 \$, un musée pour rire de

tous les sans-abri, un stade pour que toutes les mères de familles monoparentales puissent avoir droit au baseball garanti, les scribes vedettes qui monopolisent le petit écran avec leur vécu et leurs femmes de ménage pendant que des centaines d'auteurs talentueux croupissent au fond des tiroirs... Non, il ne s'agit vraiment pas de réchauffer la social-démocratie, puisqu'elle n'a pas encore été servie.

Quant au messianisme dont se nourrirait ma vision indépendantiste, je laisse à d'autres, plus savants ou plus lucides, le soin d'instruire mon procès ou d'assurer ma défense. Tout ce que je peux dire, c'est que je crois que l'avenir de l'humanité passe par les petits pays, par le refus des superstructures uniformisantes, par la résistance à toutes les idoles au nom des seules valeurs humaines. Quand j'entends des expressions comme « l'autoroute de l'information », « la mondialisation des marchés », « le village global », je ne peux m'empêcher d'entendre les bottes et les tanks nazis fouler l'Europe au nom d'un nouvel ordre universel auquel tous doivent se soumettre sous peine d'être anéantis. Bien sûr, certains grands pays ont refusé de se soumettre, ils ont répondu avec leurs bottes et leurs tanks, mais ils le faisaient aussi pour défendre des intérêts territoriaux, politiques et économiques. Mais lorsque le roi du Danemark sort de son palais en portant le brassard jaune, il ne défend rien d'autre que l'humain. Vouloir faire du Québec un petit pays qui travaille modestement à sauver l'humain, ce n'est pas affirmer que l'avenir est dans telle langue, telle religion ou telle culture, ce n'est pas croire à la supériorité d'un peuple, c'est tout simplement, je le répète, se donner « une chambre à soi » pour pouvoir y « construire un monde ». Quand un écrivain se retire dans sa chambre, en lui-même, pour écrire, pour mieux entendre et recueillir « la gouttelette qui se forme chaque soir sur le toit de

l'âme », pour mieux s'ouvrir à tout ce qui le rapproche des autres (la joie, la douleur, le temps dont nous sommes tous pétris), doit-on lui reprocher de ne pas pouvoir écrire dans la cuisine ? Quand un écrivain croit qu'il peut inventer une histoire qui redonne à quelques lecteurs l'espoir ou la force de supporter « l'extrême fixité des choses qui passent », il ne se croit pas meilleur que les autres, il le fait au contraire pour être meilleur que lui-même en se mouvant « plus librement à l'intérieur d'autres âmes ». Ceux qui rétorquent que le Québec peut très bien écrire son histoire dans le Canada, qu'il a suffisamment de temps et d'argent pour le faire, ne comprennent pas cette vérité élémentaire qu'il ne suffit pas pour écrire d'avoir du temps et de l'argent, mais qu'il faut d'abord et surtout prendre le risque d'être seul et de croire que cette solitude non seulement ne sera pas mauvaise mais qu'en elle se déploiera une nouvelle communauté humaine.

C'est à cela que je dirai oui quand on me le demandera, et tant pis si je n'ai pas compris la question. Telle sera ma réponse, même si on me répète qu'elle ne sera pas entendue.